

Eszter Salamon expérimente la disparition du corps dans la danse

La chorégraphe présente « Tales of the Bodiless », sans aucun interprète

Danse

Elle est posée bien droite sur un canapé, parle avec ses mains (beaucoup), roule les « r » en mélangeant le français et l'anglais (beaucoup). C'est d'ailleurs dans la langue de Shakespeare, « celle qui l'aide à penser son travail », que la chorégraphe hongroise Eszter Salamon a écrit le texte de son nouveau spectacle *Tales of the Bodiless*, à l'affiche le 10 et le 11 juin du festival Agora de l'Ircam au Centre Pompidou, à Paris.

Aucun interprète sur le plateau, aucune danse comme il faut s'y attendre, mais des voix, des sons, quelques images projetées, pour une pièce annoncée comme « une fiction sur la dématérialisation du corps qui n'offre aucune des garanties habituelles du spectacle vivant ».

C'est dit et c'est très clair. Si Eszter Salamon semble parfois chercher ses mots, elle possède aussi le sens des formules sans bavures. Installée à Berlin depuis le début des années 2000, elle fut pendant près de dix ans, de 1992 à 2000, interprète dans les compagnies des chorégraphes contemporains de Sidonie Rochon, Mathilde Monnier et François Verret. Sa formation originelle croise le ballet et les traditions hongroises. Dans *Magyar Tancok* (2005), elle évoquait d'ailleurs, sous forme d'une

conférence dansée, avec la collaboration de sa mère et de son frère musicien, la richesse des danses folkloriques hongroises qu'elle pratiqua très jeune en famille. Elle y décryptait au passage « ce qui constitue un conflit chez elle en chorégraphiant une sorte d'histoire de son corps » confiait-elle en 2007.

Enquête, documentaire, autofiction... Eszter Salamon quadrille

« La fétichisation de la danse comme art pouvant tout dire ne me concerne pas »

Eszter Salamon

le territoire de la danse et de son identité de femme. Son premier solo *What a Body you Have Honey* (2001), tranchait la question du corps en la dissimulant entièrement nue derrière une grosse couette. Trois ans après, *Reproduction* déclenchait un Kamasutra conceptuel en réglant son compte à la question du genre : neuf actrices à moustaches et slips remboursés au bon endroit ruaient dans les brancards de la bienséance. Ça bougeait, ça s'imbriquait, ça ne manquait pas de chair et c'était drôle. En 2007, *And then* donnait la parole à neuf femmes à travers des films projetés sur le plateau. Leur

singularité et point commun : elles s'appelaient toutes Eszter Salamon et étaient souvent d'origine hongroise. C'est sur la Toile que la chorégraphe les avait pistées et contactées pour son spectacle.

Le témoignage et la parole prennent le pas sur la danse. « La fétichisation de la danse comme art pouvant tout dire ne me concerne pas, assène-t-elle. Personnellement, j'ai besoin des mots et ne peux d'ailleurs plus m'en passer aujourd'hui. Pour *Tales of the Bodiless*, j'ai aussi eu envie d'agrandir le cadre documentaire de mon travail pour spéculer sur quelque chose qui préoccupe tout le monde : la question du corps et de sa disparition. »

Tales of the Bodiless serait-il la cristallisation d'un détachement progressif du mouvement ? « Je n'ai plus besoin d'être sur scène aujourd'hui, déclare-t-elle. Par ailleurs, j'aime apprendre des choses différentes à chaque pièce sinon je m'ennuie. Je fais un art expérimental : je n'applique pas un programme qui marche. Je veux que les spectateurs aussi expérimentent. » ■

Rosita Boisseau

Tales of the Bodiless, d'Eszter Salamon en collaboration avec Bojana Cvejic. Festival Agora, Ircam. Centre Pompidou, grande salle, Paris 4^e. Le 10 et 11 juin. 20 h 30. Tél. : 01-44-78-12-40. De 10 euros à 18 euros.